

Il faudra, petit dieu volage,
Que vous restiez à la maison,
Enchaîné par le mariage
De la Beauté, de la Raison !

Il fera son unique étude
D'aller les plaisirs aux mœurs ;
Il perdra l'errante habitude
De voltiger de fleurs en fleurs.
Où plutôt non : chez Clémentine
Il a trouvé roses et lis,
Et déjà le fripon butine
Ainsi qu'aux jardins de Cypris.

On applaudit beaucoup cette poésie arriérée, mais le pauvre colonel souriait tristement, parlait peu, et ne se grisait pas du tout. L'homme à l'oreille cassée ne se consolait point d'avoir l'oreille fendue. Il prit part aux divertissements de la journée, mais ce n'était plus le brillant compagnon qui animait tout de sa mâle gaieté.

Le maréchal le prit à part dans la soirée, et lui dit : " A quoi penses-tu ?

— Je pense aux vieux qui ont eu le bonheur de tomber à Waterloo, la face tournée vers l'ennemi. Le vieil imbécile d'Allemand qui m'a confié pour la postérité m'a rendu un fichu service. Vois-tu Leblanc, un homme doit vivre avec son époque. Plus tard, c'est trop tard.

— Ah ça, Fougas, pas de béatitudes ! Il n'y a rien de désespéré, que diable ! J'irai demain chez l'Empereur ; on verra, on cherchera ; des hommes comme toi, la France n'en a pas à la douzaine pour les jeter au linge sale.

— Merci. Tu es un bon, un vieux, un vrai ! Nous étions cinq cent mille dans ton genre, en 1812 ; il n'en reste plus que deux, ou pour mieux dire un et demi."

Vers dix heures du soir, M. Rollon, M. du Marnet et Fougas reconduisirent le maréchal au chemin de fer. Fougas embrassa son camarade et lui promit d'être sage. Le train parti, les trois colonels revinrent à pied jusqu'à la ville. En passant devant la maison de M. Rollon, Fougas dit à son successeur :

" Vous n'êtes guère hospitalier aujourd'hui ; vous ne nous offrez pas un petit verre de cette fine eau-de-vie d'Andaye :

— Je pensais que vous n'étiez pas en train de boire, dit M. Rollon. Vous n'avez rien pris dans votre café, ni après. Mais montons !

— La soif m'est revenue au grand air.

— C'est bon signe."

Il trinqua mélancoliquement et mouilla à peine ses lèvres dans son verre. Mais il s'arrêta quelque temps auprès du drapeau, mania la hampe, développa la soie, compta les trous que les balles et les boulets avaient laissés dans l'étoffe, et ne répandit pas une larme. " Décidément, dit-il, l'eau-de-vie me prend à la gorge ; je n'en suis pas un homme aujourd'hui. Bonsoir, messieurs !

— Attendez ! nous allons vous reconduire.

— Oh ! mon hôtel est à deux pas.

— C'est égal. Mais quelle idée avez-vous eue de rester à l'hôtel, quand vous avez ici deux maisons à votre service ?

— Aussi, je déménage demain matin."

Le lendemain, vers onze heures, l'heureux Léon était à sa toilette lorsqu'on lui apporta une dépêche télégraphique. Il l'ouvrit sans voir qu'elle était adressée à M. Fougas, et il poussa un cri de joie. Voici le texte laconique qui lui apportait une si douce émotion :

" A monsieur colonel Fougas, Fontainebleau.

" Je sors cabinet Empereur. Tu général brigade au titre étranger en attendant mieux. Plus tard corps législatif modifiera loi.
LEBLANC."

Léon s'habilla à la hâte, courut à l'hôtel du Cadran-Bleu, monta chez le colonel, et le trouva mort dans son lit.

On raconta dans Fontainebleau que M. Nibor avait fait l'autopsie et constaté des désordres graves causés par la dessiccation. Quelques personnes assurèrent que Fougas s'était suicidé. Il est certain que maître Bonnavet reçut par la petite poste une sorte de testament ainsi conçu :

" Je lègue mon cœur à la patrie, mon souvenir à la nature, mon exemple à l'armée, ma haine à la perfide Albion, mille écus à Gethon, et deux cent mille francs au 23e de ligne. Vive l'Empereur, quand même !
" FOUGAS."

Ressuscité le 17 août, entre trois et quatre heures de relevée, il mourut le 17 du mois suivant, sans appel. Sa seconde vie avait duré un peu moins de trente et un jours. Mais il employa bien son temps ; c'est une justice à lui rendre. Il repose dans le terrain que le fils de M. Renault avait acheté à son intention. Sa petite-fille Clémentine a quitté le deuil depuis tantôt une année. Elle est aimée, elle est heureuse, et Léon n'aura rien à se reprocher si elle n'a pas beaucoup d'enfants.

PIN

POUR PARAITRE DANS LE PROCHAIN NUMERO :

LE CHAT DU BORD

Par ERNEST CAPENDU

AMOUR ET CRIME

L'agence de publicité POIRIER, BESSETTE & CIE, vient de mettre en vente dans tous les dépôts de journaux et dans toutes les librairies de la Province, le premier volume du magnifique roman **AMOUR ET CRIME**, actuellement en cours de publication dans LA PRESSE.

Le succès de cette œuvre a dépassé toutes les espérances, et les commandes arrivent de tous côtés. Le stock s'épuise rapidement. Adressez au plus vite votre adresse à

POIRIER, BESSETTE & CIE, 1540, Rue Notre-Dame, Montréal.

PRIX DU VOLUME, 15 Cts. FRANCO.